

D'ORIENT EN BRETAGNE
VIA FRIBOURG

LES RÉCITS APOCRYPHES DE LA PASSION DU CHRIST
DANS LE MANUSCRIT L 13 DE LA BIBLIOTHÈQUE
CANTONALE ET UNIVERSITAIRE DE FRIBOURG

Les pays qui forment l'actuelle Suisse romande se sont tardivement associés au grand concert de la littérature médiévale. On considère habituellement que le premier écrivain «romand» fut Othon de Grandson (env. 1340-1397), mais celui-ci, qui était au service des comtes de Savoie, passa plus de temps sur les champs de bataille de la guerre de Cent Ans que sur ses terres patrimoniales, et sa poésie – très universelle de thématique et de facture – n'évoque guère ce qui est devenu la Suisse romande.

Les choses changent quelque peu au XV^e siècle qui voit l'émergence littéraire de Lausanne, autour du chapitre de sa cathédrale (songeons au fameux *Champion des dames* du prévôt Martin Le Franc) et l'éveil de quelques autres cités. À Fribourg, un certain Petermann Cudrefin, chancelier de la ville, a longtemps passé pour avoir écrit, dans le premier quart du XV^e siècle, un beau poème intitulé *Pleur de la sainte âme*¹. Malheureusement, cette attribution est aujourd'hui contestée: on date le texte de

la fin du XIV^e siècle et Petermann Cudrefin pourrait n'en avoir été que le dernier adaptateur². La Bibliothèque de Fribourg recèle par contre une chronique qui semble bien être de la main de Jacques Cudrefin, fils de Petermann. Il n'en reste pas moins qu'il faut sans doute se résoudre à admettre que la ville a vu passer plus de textes littéraires qu'elle n'en a réellement produits³. Ainsi, en 1920, le grand médiéviste Paul Aebischer déterrait-il dans un terrier (non un trou de renard, mais un recueil de chartes foncières!) des Archives de l'État de Fribourg des fragments de farces dont seize étaient en franco-provençal et dont il devait découvrir, à sa grande déception, qu'elles n'étaient pas fribourgeoises, mais savoyardes⁴. Chemin faisant, il mettait cependant la main sur un manuscrit de jongleur du *Roman d'Alexandre*, assurément moins encore lié dans sa genèse aux terres romandes (c'est un texte du XII^e siècle, que l'on attribue à la Franche-Comté), mais témoignant du rôle de carrefour que Fribourg avait pu jouer dans la diffusion de certaines œuvres importantes de la littérature française.

La Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg possède ainsi plusieurs manuscrits vernaculaires du Moyen Âge qui témoignent éloquemment de l'intérêt que ses habitants devaient prendre à la littérature française de cette époque. On trouve par exemple un manuscrit du *Roman de Lancelot en prose*, qui offre de visibles affinités avec un manuscrit fragmentaire de la même œuvre conservé à Neuchâtel⁵. Notre attention est particulièrement titillée quand on apprend que le manuscrit neuchâtelois avait appartenu au comte Jean de Fribourg. Malheu-

reusement, ce souverain de Neuchâtel n'était pas originaire de Fribourg en Suisse, mais de Fribourg... en Brisgau! Il n'empêche que la possibilité que la ville de Suisse ait joué un rôle dans la confection des deux manuscrits ne doit pas être pour autant écartée, renforçant nos soupçons sur la présence active en ces lieux d'ateliers de copistes férus de littérature française, comme le présentait déjà au XIX^e siècle le philologue italien Giulio Bertoni, relayé par le grand Gaston Paris, dont l'élève Joseph Bédier fut, rappelons-le, le premier professeur de littérature française de l'Université de Fribourg de 1889 à 1891. C'est d'ailleurs durant son séjour fribourgeois que Bédier eut l'occasion de trouver le «fragment d'un ancien mystère», connu aujourd'hui comme «fragment de Sion» qu'il publia en 1895⁶.

La Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg recèle également des textes didactiques, comme *Le Livre de bonne vie* de Jean Dupin, explicitement copié à Fribourg, *Les Distiques de Caton* traduits du latin par Jean Lefebvre et copiés à Fribourg par Pierre Assent, et un texte de la Passion du Christ. Ces manuscrits nous mènent ainsi tout naturellement au *codex* L 13 que nous avons choisi, essentiellement pour deux raisons. D'une part, il nous apparaît comme le plus représentatif de cette tendance des manuscrits fribourgeois du XV^e siècle à donner un sens chrétien à la littérature didactique des Anciens. Notre manuscrit manifeste le cosmopolitisme exemplaire d'une époque que l'on croit trop souvent repliée sur elle-même alors qu'elle n'a au contraire cessé de promouvoir une synthèse des cultures qui, des déserts de l'Orient aux confins de la

D'ORIENT EN BRETAGNE

mer Océane, ont forgé l'originalité du christianisme occidental. D'autre part, il fait figure de grand oublié de la recherche éditoriale, dans la mesure où les équipes responsables de l'édition critique des textes qu'il contient, comme frappées d'amnésie à son endroit, n'en font aucune mention. Or le témoignage qu'il représente mérite à notre sens davantage de considération. Il suggère qu'au cœur de l'Europe, Fribourg a pu représenter un point d'observation privilégié de ces incessants allers-retours d'Orient en Occident qui ont présidé à la création de la tradition littéraire européenne au Moyen Âge.

UN RECUEIL DE CONFECTION FRIBOURGEOISE

Commençons par les aspects matériels⁷. Ce *codex* comporte toutes les caractéristiques des livres médiévaux, dans la mesure où il rassemble plusieurs textes manuscrits à l'intérieur d'un assemblage de cahiers, en l'occurrence en papier, cousus ensemble. Ces derniers, obtenus par le pliage d'une feuille de papier en quatre, soit *in-quarto* ou l'ancêtre de notre A4 (29-29,5 x 20 cm), sont au nombre de douze et contiennent irrégulièrement entre trois et treize folios chacun. Certains sont assortis de réclames annonçant le texte qui doit apparaître dans le cahier suivant afin de permettre au relieur de les ordonner les uns à la suite des autres (voir les fol. 45v et 146v). Selon la coutume des livres manuscrits, notre volume est en outre folioté, non pas paginé, à l'encre, sur deux cents folios, tandis que six folios réparés avec du papier moderne ont été renumérotés au crayon⁸. Il s'agit d'un recueil qu'on appelle «organique», étant

donné que les trois parties qui le constituent étaient destinées à être reliées ensemble dès l'origine. La première contient *L'Évangile de Gamaliel* (fol. 1-98), la seconde *La Vengeance Nostre Seigneur* (fol. 100-149) et la troisième *Le Roman des Sept Sages de Rome* (fol. 153-203v). On les différencie sans hésiter par leurs écritures «bâtardes» bien distinctes, comme par leurs variations dans le style, voire dans la couleur, des ornements. Dans les trois cas, le soin apporté par les scribes à la copie, tout comme la rareté des abréviations utilisées, rendent le déchiffrement du texte aisé, même pour un œil non exercé.

Dans la première partie, ce sont deux copistes anonymes, autrement dit deux «mains», qui se sont succédé pour transcrire le corps du texte en écriture bâtarde⁹, tandis que les titres et les premières lignes des chapitres sont en écriture gothique, ou *textura*. Les têtes des chapitres comportent de belles initiales rouges ornées dont la longueur varie entre trois et six lignes¹⁰. Des emplacements ont été aménagés pour huit illustrations, malheureusement jamais réalisées¹¹. Si l'écriture de la seconde partie est toujours bâtarde, elle se distingue aisément de celles de la première; de même, les initiales rubriquées, plus petites, se limitent désormais à deux lignes. Quant aux majuscules, elles sont rehaussées de rouge comme dans la première partie. Enfin, la troisième partie peut être attribuée à une quatrième main, qui a tracé le corps du texte en écriture bâtarde et les premiers mots des chapitres en *textura*, rehaussés de rouge à l'instar des majuscules.

Mais qu'y a-t-il au juste de fribourgeois dans ce manuscrit? En l'absence de page de titre, et donc de renseignements sur l'auteur, la date et la provenance,

le lecteur se trouve bien en peine d'identifier le curieux objet. Qu'il se rassure néanmoins : les informations paratextuelles sont à chercher dans les deux colophons qui clôturent les deuxième et troisième parties du *codex*. Ainsi le folio 149 commence-t-il par nous apprendre que « Cy finist la vengeance de la mort de nostre Seiniour Ihesu Crist laquelle men de devocion a fait transcripre Glandoz Agnez borgeis de Fribour l'an nostre Seignieur corem mil quatre cent L^{te} et IX » avant d'ajouter quelques lignes plus loin : « *Explicit hoc totum pro pena da mihi potum. Deo gratias. Io. de Retro Curia* ». Jo. de Retro Curia, doit-on comprendre, a réalisé la copie de *La Vengeance Nostre Seigneur* en l'an 1459 à la requête d'un commanditaire, le dénommé Glandoz Agnez, ou Claude Agnoz, lequel « n'est pas tout à fait inconnu dans l'histoire de Fribourg » à en croire Giulio Bertoni¹². Cité dans un document de 1443¹³, ce bourgeois de Fribourg est un Asinari, famille d'origine piémontaise dont Bertoni affirme avec le plus grand sérieux que le patronyme « est tiré, par dérivation, du latin *ASINUS*¹⁴ ». Autrement dit, « Jo de l'Arrière-Cour » a servi de scribe au service de « Claude Âne », possesseur du manuscrit. C'est ce que confirme le deuxième colophon, rubriqué (fol.203v), qui attribue la troisième partie du *codex* à la main même, ou plutôt à la patte, de l'âne en question : « *Iste liber est Gladius Asiny burgensis Friburgy quy Deus Deus det vitam eternam. Amen.* »

Mais encore faut-il l'écouter braire pour en avoir le cœur net. Soigneusement épinglés par Bertoni¹⁵, des traits dialectaux fribourgeois trahissent à leur tour la provenance du volume, à l'instar des deux

VIA FRIBOURG

suivants qui figurent parmi les plus reconnaissables : l'évolution du *au* latin et du *o* ouvert du latin vulgaire, en position tonique, en *ou* au lieu de *eu* ou *au* (*chousse* pour *chousse*, *nouf* pour *neuf*¹⁶), et l'aboutissement du *a* final latin, précédé d'un son palatal, en *i* au lieu de *e* caduc (*branchy* pour *branche*, *clochi* pour *cloche*¹⁷).

FRIBOURG, OU DU SUAIRE AU GRAAL

Le contenu même de notre *codex* est moins idiomatique, et c'est là que commence un voyage qui va nous mener d'un extrême à l'autre de l'univers médiéval. La composition des manuscrits médiévaux est souvent déroutante et pendant longtemps les philologues ne se sont pas beaucoup intéressés à la logique des mises en recueil. Mais depuis environ deux décennies, les études se sont multipliées dans ce sens ; la coprésence des textes dans les manuscrits retient aujourd'hui toute l'attention des chercheurs et s'avère souvent riche d'enseignements. Si l'on n'observe guère de véritable souci de groupement par auteurs avant le XIV^e siècle (souci qui ne se généralisera en fait qu'avec l'imprimerie), on rencontre en revanche des logiques qui nous en disent beaucoup sur la sensibilité générique des copistes et des lecteurs médiévaux. Ainsi notre manuscrit comprend-il trois versions en prose, donc rajeunies, de textes français dont on connaît de plus anciennes versions en vers ; il pourrait paraître hétéroclite si l'on ne considérait que la coprésence d'un évangile apocryphe, d'un récit de la conquête de Jérusalem par Vespasien et Titus et d'un roman didactique construit

par l'enchâssement de fables dans un récit-cadre. En réalité, il se révèle gouverné par une pensée à la fois religieuse et historique parfaitement cohérente. *L'Évangile de Gamaliel*, qui n'est autre que la version dite « en prose longue » du plus familier mais tout aussi apocryphe *Évangile de Nicodème*¹⁸, consiste essentiellement en une histoire de la Passion où le personnage de Pilate est particulièrement mis en valeur. Or, dans notre manuscrit comme dans plusieurs *codices* des XIII^e-XV^e siècles, ce récit se prolonge presque sans solution de continuité dans *La Vengeance Nostre Seigneur*¹⁹, qui raconte la guérison, par des Chrétiens et notamment sainte Véronique, d'un Vespasien affecté d'une maladie oculaire, et la décision subséquente de ce dernier d'aller punir les Juifs assassins du Christ en s'emparant de Jérusalem. Aux sources bibliques se mêle ici la lecture de l'historien juif Flavius Josèphe²⁰. Le récit se termine par le châtement particulièrement cruel de Pilate qui, au mépris de toute vérité historique (à laquelle les clercs médiévaux préfèrent la vérité spirituelle), est censé avoir attisé la rébellion juive matée par Vespasien et Titus. Enfin, *Le Roman des Sept Sages*²¹ nous propose un saut de deux siècles jusqu'au règne de Dioclétien. S'il égrène ses contes dans une atmosphère apparemment détachée de toute préoccupation exégétique, son projet reste étroitement lié à une préoccupation récurrente des clercs de ce temps : la récupération de la sagesse antique au profit du christianisme. La vie du fils de l'empereur balance entre les visées homicides de sa marâtre et l'intervention bienveillante de ses médecins, les deux parties se battant, en quelque sorte, par contes interposés durant une semaine : au total,

quinze récits seront racontés jusqu'à ce que le prince soit à même de parler à nouveau et de confondre son accusatrice. Que cette version en prose soit allégée de la reprise de *La Vengeance Nostre Seigneur* qui inaugurerait la plus ancienne rédaction en vers nous convaincra, s'il en est besoin, que *Le Roman des Sept Sages* repose bien sur le même substrat antique que les textes qui le précèdent dans le recueil²².

En filigrane des deux premières au moins des trois œuvres réunies dans notre manuscrit s'insinue le thème du graal. Jamais explicité, mais clairement sous-jacent, il est le symbole par excellence du lien entre les matières narratives de la littérature médiévale, objet chrétien devenu celtique par la vertu de la *translatio*, c'est-à-dire de ce déplacement littéraire et civilisationnel de l'Est vers l'Ouest, la Bretagne en l'occurrence, qui est l'une des lignes de crête essentielles de la construction idéologique du Moyen Âge par lui-même. C'est dans l'espace creusé à la fois par l'évangile apocryphe de Gamaliel et la réécriture de l'histoire romaine à laquelle procède *La Vengeance Nostre Seigneur* (où le voile de Véronique fait figure de substitut du graal de Joseph d'Arimathie) que prend place l'histoire de la sauvegarde de ce calice de la Cène dans lequel a été recueilli le sang du Christ en croix. On ne reviendra pas ici sur le cheminement obscur de ce motif, sans doute purement celtique à la base; le fait est que, dès les premières années du XIII^e siècle, la christianisation de l'objet graal est chose faite, permettant à la fois de combler l'espace temporel qui sépare la venue du Christ du temps du roi Arthur, puis de celui des Croisades, et d'unifier les traditions religieuses et intellectuelles

dont se réclame l'Occident médiéval. *Le Roman des Sept Sages* met ainsi en scène un Dioclétien pas beaucoup plus historique que le Vespasien de *La Vengeance Nostre Seigneur*, et dont la versatilité inquiétante n'est pas sans faire signe au sultan Schahriar des *Mille et Une Nuits* qui s'élaboreront plus tard en milieu islamique sur le même principe de la collection de contes unifiée par une affabulation englobante.

Ce n'est donc pas un hasard si ces trois textes sont réunis dans notre volume. Tout indique que leur assemblage œuvre à l'acclimatation des traditions narratives orientales aux schèmes littéraires de l'Europe chrétienne. Le fait d'introduire l'un des plus fameux récits à tiroirs d'origine levantine – le *Livre de Sindibad*, dont *Le Roman des Sept Sages* est l'adaptation française²³ – par une *geste* de la Passion n'est certainement pas anodin. Autant le dire, en affublant des traditions exogènes des attributs les plus emblématiques de la chrétienté, à savoir les reliques du saint suaire et du graal, notre volume procède à leur annexion. La création du patrimoine littéraire occidental et chrétien à laquelle il participe gomme ainsi la translation culturelle dont ces textes sont issus pour s'en réapproprier entièrement la matière. Il ne manquerait pas de piquant que Fribourg fût l'un des creusets de cette transfiguration. À considérer la coloration régionale de notre *codex*, on se prendrait même à rêver que cette ville occupe un rôle crucial dans ce vaste mouvement d'acclimatation d'Est en Ouest. L'idée semble moins incongrue si on considère que les premiers incunables du *Roman des Sept Sages*, voué à devenir un véritable best-seller

VIA FRIBOURG

de librairie, ont été imprimés en Suisse romande également, soit à Genève entre 1492 et 1498, à partir de la retraduction française d'un texte latin lui-même issu de notre version en prose²⁴. Si l'on croit Gaston Paris, cette retraduction du français au latin pourrait de surcroît être l'œuvre d'un Suisse au vu des particularités linguistiques qu'elle arbore²⁵. Certes, la tradition manuscrite très fournie de notre version en prose – non moins de trente manuscrits entre le XIII^e et le XV^e siècle – a de quoi tempérer l'enthousiasme qu'une telle perspective suscite en démentant toute spécificité fribourgeoise dans la diffusion du texte. Il reste que seuls quatre de ces nombreux volumes semblent avoir été copiés au XV^e siècle. Rien n'exclut dès lors que la Suisse romande, et Fribourg en particulier, aient occupé dans les dernières décennies du Moyen Âge et au moment charnière du passage du manuscrit à l'imprimé, un rôle prépondérant dans la reproduction et la diffusion des textes littéraires français. Par son caractère à la fois endogène et cosmopolite, le manuscrit L 13 de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg en offre un témoignage éloquent.

MARION UHLIG et ALAIN CORBELLARI

générale, t. IV, éd. Claudine LACOSTE-VEYSSEYRE, Genève, Droz, 1989, p.323.

D'ORIENT EN BRETAGNE VIA FRIBOURG

1. Voir son édition dans *Le Roman de vraie amour et Le Pleur de sainte âme*, éd. Arthur S. BATES, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1958. L'éditeur croyait alors à l'attribution à Petermann Cudrefin, mais la recherche plus récente le conteste.
2. Voir Keith Val SINCLAIR, «The colophon of *Le pleur de sainte ame* (ms. Cornell Univ. Library B. 59)», *Studi francesi*, 18, 1962, p.473-474.
3. Pour une vue d'ensemble de la vie culturelle fribourgeoise au Moyen Âge, voir l'excellente synthèse de Gabriel ZWICK, «La vie intellectuelle et artistique», dans *Fribourg-Freiburg 1157-1481*, ouvrage édité par la Société d'histoire et le Geschichtsforschender Verein, Fribourg, Fragnière, 1957, p.358-395.
4. Voir «Trois farces françaises inédites trouvées à Fribourg», éd. Paul AEBISCHER, *Revue du XV^e siècle*, 11, 1924, p. 129-192; tiré à part: Paris, Champion, 1924; 2^e éd.: *Trois Farces du XV^e siècle*, Fribourg, Société de bibliophiles «L'Arbre sec», 1928.
5. On peut consulter une numérisation de ce manuscrit neuchâtelois sur le site *e-codices*, <http://www.e-codices.unifr.ch/fr/list/one/bpun/A0008>.
6. Joseph BÉDIER, «Fragment d'un ancien mystère», *Romania*, 24, 1895, p.86-94.
7. Pour une description matérielle complète de ce manuscrit, nous renvoyons à la notice de Urs Graf Verlag accessible en ligne: <http://www.urs-graf-verlag.com/pdf/L0013.pdf>.
8. Il s'agit des folios A à C en début de volume et 201 à 204 en fin de volume.

NOTES

9. Le changement se produit au fol.95r, l. 5.
10. Certaines, aux fol.49r, 53v, 55r et 59v, n'ont pas été exécutées.
11. Voir les folios 41v, 43v, 48v, 54v, 59r, 68r, 74r et 92v.
12. Giulio BERTONI, «Un manuscrit du *Roman des Sept Sages* en prose», *Zeitschrift für romanische Philologie*, 31, 1907, p.713 et *Notice sur deux manuscrits d'une traduction française de la Consolation de Boèce conservés à la Bibliothèque cantonale de Fribourg (Suisse)*, Fribourg, Imprimerie Saint-Paul, 1910, p.28-30.
13. Voir Albert BÜCHI, «Hans Greizers und seine Annalen», *Freiburger Geschichtsblätter*, 10, 1903, p.44; cf. Giulio BERTONI, «Un manuscrit du *Roman des Sept Sages* en prose», art. cit., p.713.
14. Giulio BERTONI, *Notice sur deux manuscrits*, op. cit., p.30, n. 1.
15. Giulio BERTONI, «Un manuscrit du *Roman des Sept Sages* en prose», art. cit., p.714-715 et, du même, «La Bibliothèque de Hauterive aux XII^e et XIII^e siècles», *Revue des bibliothèques* (Paris), 1908, p.15.
16. Voir *pouble*, fol.97v; *chousse*, fol.97v, 159r; *bouff*, fol.164v; *pout*, fol.164v; *nouf*, fol.159r.
17. Voir *branchy*, fol.158r, 162r; *clochi*, fol.169r, etc.
18. Voir Alvin E. FORD, *L'Évangile de Nicodème. Les versions courtes en ancien français et en prose*, Genève, Droz, 1973. Le manuscrit L13 ne figure cependant pas dans la liste de témoins proposée à la page 27.
19. Il s'agit de la version en prose du groupe dit A, conservée dans quatorze manuscrits. Voir Alvin E. FORD, *La Vengeance de Nostre-Seigneur. The Old and Middle French Prose Versions: The Versions*

of Japheth, Toronto, Institute of Pontifical Studies, coll. «Studies and Texts», 1984, p.18-21. Le manuscrit L 13 de Fribourg n'est pas répertorié.

20. Sur *L'Évangile de Nicodème*, *L'Évangile de Gamaliel*, leurs sources et leurs liens avec *La Vengeance Nostre Seigneur*, nous renvoyons à Lydie LANSARD, *De Nicodème à Gamaliel. Les réécritures de l'Évangile de Nicodème dans la littérature narrative médiévale (XII^e-XVI^e siècles). Étude et éditions*, thèse Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle, 2011.
21. Il s'agit de la version en prose, également du groupe dit A, conservée dans vingt-sept manuscrits. Voir *Les Sept Sages de Rome: roman en prose du XIII^e siècle d'après le manuscrit n° 2137 de la Bibliothèque nationale*, éd. O. DERNIAME, M. HENIN et al., Nancy, CRAL, 1981. Le *codex* L 13 n'est pas mentionné dans la liste des manuscrits.
22. Sur les liens du *Roman des Sept Sages* avec la matière apocryphe de la Passion, et en particulier *La Vengeance Nostre Seigneur* et *L'Évangile de Nicodème*, nous renvoyons à l'article de Yasmina FOEHR-JANSSENS, «De Jérusalem à Rome, le *Roman des Sept Sages* dans le manuscrit de Paris, BnF, ms fr. 1553», dans Marion UHLIG et Yasmina FOEHR-JANSSENS (dir.), *D'Orient en Occident: les recueils de fables enchâssées avant les Mille et Une Nuits de Galland*, Turnhout, Brepols, 2014, p.329-349 et à l'édition du *Roman des Sept Sages de Rome* par Mary B. SPEER, Lexington, French Forum, 1989, p.296-297.
23. D'origine perse ou indienne, le *Livre de Sindibad* a connu des adaptations arabe, syriaque, grecque et hébraïque avant de pénétrer en Occident vers le XII^e siècle. La version A en prose qui figure dans notre manuscrit, composée au XIII^e siècle, provient du *Roman de Dolopathos* d'Herbert (vers 1220),

NOTES

lui-même adapté de la version latine de Jean de Haute Seille, le *Dolopathos sive de rege et septem sapientibus* (XII^e siècle).

24. Sur cet incunable conservé à la Bibliothèque de Genève, voir Yasmina FOEHR-JANSSENS, *L'Histoire des sept sages. Un best-seller genevois au quinzième siècle*, Genève, La Baconnière / Bibliothèque de Genève, 2013. Étudiant les similitudes entre la version française en prose A et la version latine H, Gaston Paris a montré que H n'était pas à la source des versions vernaculaires, contrairement à ce que la critique ancienne avait présumé, mais qu'elle constituait la traduction latine de A. Quant à l'incunable, il est donc le fruit de la retraduction française de H (*Deux Rédactions du Roman des Sept Sages de Rome*, éd. Gaston PARIS, Paris, Firmin Didot, 1876, p. XXVIII-XLIII).
25. *Ibid.*, p. XLI, n. 3.

« POINT DE VIN, POINT DE SUISSE »

1. Ulrich ZWINGLI, allocution du 14 mai 1522 reproduite dans « Zwingli s'élève contre le service étranger (1522) », dans *Documents d'histoire suisse. 1517-1648*, éd. Michel SALAMIN, Sierre, Impr. sierroise, 1971, p. 16.
2. MONTBRAC, *Chanson des Suysse sur le chant: Fouiés melancolie, charchés joyeuseté*, citée dans Émile PICOT, « Chants historiques français du XVI^e siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1, 1894, p. 157.
3. *Chanson nouvelle de la iounee faite contre les Suysse pour le tres victorieux roy de France François*, dans *Les Joyeusetés, facecies et folastres Imaginacions*, t. XIII, 2^e partie, Paris, Techener, 1833, p. 4.